

## Tous les égouts sont dans la nature

Francine Gagnon

Volume 38, Number 4 (226), August 1996

La terre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32474ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Gagnon, F. (1996). Tous les égouts sont dans la nature. *Liberté*, 38(4), 71–74.

FRANCINE GAGNON

## TOUS LES ÉGOUTS SONT DANS LA NATURE

*Pourquoi suis-je belle ?  
Parce que mon maître me lave*

Paul Éluard, *Capitale de la douleur*

D'aussi loin que je me souviens, l'horizon était un grand parc d'enfants, à perte de vue, à ciel ouvert. Rien ne laissait présager d'autres catastrophes que celles des âmes égarées, seules capables de pollution et au surplus, nocturnes. L'âme est-elle biodégradable, telle était la question.

Curieusement, le phénomène de la décomposition m'a toujours fascinée. Je revois en songe de vieilles granges qui courbaient le dos à petites doses pour finir par s'aplatir sur l'échine de la terre. Je me délectais des multiples coloris roussis, des ruines qui rongent sur le temps la part infrangible qui appartient à l'histoire humaine. Devant l'éphémère, à part l'humilité qu'il commande, il y a une félicité secrète pour qui s'adonne à déchiffrer les lignes d'usure qui se font et se défont, les courtepointes laissées à l'abandon, les sculptures d'un banquet lyrique qu'on appelle la vie. Et pourtant, au milieu de tant de magnificence se profilent des

créatures qui ont choisi l'autre versant de la vie. Ce sont des porteurs de mauvaises nouvelles. Il en est un d'ailleurs qui a choisi de vivre parmi les ruines, les prenant comme relais pour établir sa suite royale : le rat. Si je m'attarde depuis longtemps à comprendre cet animal, c'est d'abord pour saisir en quoi la grandeur des hommes ne peut se mesurer qu'à partir d'un bestiaire qui les ramène au comportement de leur cobaye favori.

De plus, j'ai dû souffrir souvent la comparaison peu flatteuse avec ledit animal. Non seulement aurais-je la physionomie du rat, avec un nez effilé, mais dans ma façon de vivre en deçà du seuil de la modernité, je deviens aussi *gratteuse* que lui et, pour la galerie, je demeure éternellement un rat de bibliothèque, celle qui a choisi l'ombre pour unique refuge.

Si les hommes ont bien prévu des messagers entre ciel et terre, ces anges gracieux qui ratissent le grand large aérien tels des auriges au cœur d'or, on a oublié les colonies hermétiques de rats qui s'immiscent dans les lieux obscurs d'en bas. Comme les séraphins, ils se cachent mais n'en ourdissent pas moins des plans diaboliques pour arracher les mortels à leur béatitude. Avec leur voix sépulcrale, ils parcourent la nuit en arpentant les tuyauteries, les bouches d'égouts et autres foisonnantes catacombes.

Un jour, j'ai dû cohabiter avec eux et le souvenir de leurs allées et venues continue de hanter ma fragile mémoire. J'avoue les avoir peut-être convoqués à mon insu puisque je nommais mon abri de fortune d'alors *le trou*. J'avais eu le privilège de vivre les métamorphoses que laisse le passage des coquerelles. Aimez-vous les caramels mous ?

Mais les rats remportent la palme dans la catégorie scénario d'horreur. Pendant deux semaines, l'appartement s'est transformé en véritable chantier de chasse.

---

Ma seule obsession était de traquer leurs moindres gestes et de tramer non seulement les stratégies de la capture, mais surtout de la tuerie.

En fait, il s'agissait d'une guerre psychologique à finir, où les rats ont agi comme révélateurs de la noble condition humaine. Je me suis surprise à leur tendre des pièges pour le moins saugrenus. Ainsi, en mélangeant du beurre d'arachide avec de la vitre concassée, j'espérais leur clouer le bec une fois pour toutes. À d'autres moments, je me suis transformée en architecte à force de construire des abris quasi nucléaires pour éviter tout contact avec le parasite. J'ai fini par en réduire un à l'état de sirop de poteau. Si j'avais su, à l'époque, j'aurais sûrement opté pour un fromage au lait cru : un poison redoutable selon les experts de ce pays.

En revanche, ils ont gagné le combat et j'ai fini par déménager, ne serait-ce que pour contrer l'épuisement et la haine démesurée qui accompagnent la vie des conjoints forcés.

Ces bêtes dégoûtantes viennent perturber toute idée cosmétique que l'homme entretient à l'égard de la nature. Ils sont répugnants et savourent nos miasmes de même que les plus infinitésimales sources visqueuses et spongieuses. Ils nous renvoient en sourdine une image de nos dépotoirs où les humains se vautrent et s'entassent pour dévorer les restes d'une civilisation qui patauge en plein malaise.

Cela dit, j'éprouve une résistance presque viscérale à l'égard du modèle social proposé par les tenants de l'écologie face à une planète en orbite sur son nombril. La santé est devenue une industrie, l'hygiène et la salubrité sont envisagées comme des marques de salut. C'est le pendant moralisant qui me démoralise. Tout ce discours messianique sent la lavande et la granole. Au-delà des constats bien tangibles d'appauvrissement de

la Terre, il y a une marge de manœuvre qui est récupérée par les nouveaux sorciers de l'âme. La pollution est partout, les microbes sont des anges exterminateurs et il ne reste plus qu'à se barricader chez soi pour éviter tout contact avec les corps étrangers.

On peut aussi réciter le chapelet écologique en famille et s'assurer ainsi une niche *proprette* dans le jardin d'Éden, entre le potager macrobiotique et la source d'eau Évian. Tout ce souci engendré par la *bonne santé* se traduit par des comportements qui ont pour fin la longévité. Vivre vieux et en santé, voilà l'ultime conception du bonheur. J'avoue préférer la compagnie des habitants de la nuit, qui ont à tout le moins le loisir d'explorer les bas-fonds et de rappeler de temps à autre aux humanoïdes que la mort fait aussi partie de la vie.

Ce n'est sûrement pas une raison suffisante pour convoquer les rats à sa table, mais devant la surenchère des discours misant sur le contrôle, l'assainissement et en bout de ligne l'asepsie, il y a de quoi se hérissier, quitte à régresser vers un temps où l'engrais n'était pas une formule chimique.

Évidemment, on pourrait toujours s'en tenir à la philosophie de Candide et cultiver son petit jardin. J'avoue cependant trouver un certain charme aux quelques arpents de neige, de macadam et autres matières qui se dressent devant nos horizons respectifs. Le bonheur n'est certainement pas dans le pré, mais peut-être davantage dans la préhension d'un espace qui puisse garder son sens à partir du moment où il reste une lueur contemplative disponible, c'est aussi ce qu'on nomme le sens du sacré. Et puis, s'arracher de la nature *naturante*, n'est-ce pas d'abord conquérir sa liberté ?

P.-S. Selon le calendrier chinois, il paraît que nous entrons dans l'année du rat. Faudrait-il s'armer de saufs-conduits ? Bonne année !